

« Joyeux Carême ! »

Conférence de Carême – vendredi 10 mars 2023 – Petit Foyer de Fegersheim

Nous n'avons pas tellement l'habitude de nous souhaiter un « Joyeux Carême » ; d'ailleurs, est-ce que cette expression a du sens ? Ou bien c'est un oxymore, comme disent les littéraires : c'est-à-dire la conjonction entre deux termes inconciliables ? Je crois qu'il y a quelque chose à creuser, à réfléchir. Mais quelle peut être la joie du Carême ?

La première possibilité qui se présente, c'est la joie de l'espérance. L'espérance, c'est ce qui nous permet de voir au loin, et de nous réjouir de ce qui va arriver. De goûter déjà aujourd'hui quelque chose de ce que nous aurons plus tard. Et alors nous pourrions déjà nous réjouir de la fête de Pâques.

L'espérance est fondamentale en nous ; nous sommes toujours dans l'attente d'un futur joyeux, parce qu'il y a toujours dans le futur quelque chose de nouveau, de plus grand, qui est donc une promesse de joie. Et Pâques ravive en nous le désir de la vie éternelle, le désir du Ciel, c'est sûr.

Pendant cette période de 40 jours, nous pensons à Pâques, mais dans cette *espérance* il y a aussi des *espoirs* humains qui sont un peu mélangés... par notre imagination, nous sommes dans le plaisir anticipé de retrouver le chocolat, les *lamele*, les œufs de Pâques, le rôti... On en salive déjà ! C'est sûr, cette manière de voir est présente dans un coin de notre esprit... mais ce serait dommage de ne cultiver que l'espérance, l'attente. C'est vrai, on peut et on doit être dans cette perspective, mais je trouve que cette joie-là ne doit pas tout dominer, elle peut peut-être laisser de la place à d'autres modalités de la joie.

Mais alors quelle est, quelles sont les joies du Carême ? Je propose que nous cherchions du côté des deux autres vertus théologales : la foi et la charité. Pourquoi, comment le Carême nous permet de cultiver la joie de la foi ? Comment il nous permet de vivre la joie de l'amour ? Nous déployerons cela en quatre petits chapitres.

I/ Le Carême, chemin de foi : la joie du don de la grâce

On ne peut pas parler du Carême sans évoquer Pâques : il faut d'abord se poser la question, pourquoi célébrons-nous Pâques, qu'est-ce que nous célébrons à Pâques ? Nous avons l'habitude de célébrer des anniversaires, de célébrer annuellement une grande fête, une étape. Les Juifs célébraient annuellement le souvenir de la sortie d'Égypte, la Pâque – et Jésus S'est clairement glissé dans le sillon de cette fête, en lui donnant un sens plus large, plus profond : il s'agit désormais de Sa Pâque, de Sa traversée de la mort pour faire surgir une nouvelle vie, par Sa Résurrection. Les premiers chrétiens étaient juifs, mais après la Résurrection, ils ne pouvaient plus fêter l'ancienne Pâque juive, sans penser à la

Pâque de Jésus, infiniment plus importante. Mais est-ce seulement pour s'en souvenir, annuellement, qu'ils ont maintenu cette fête ?

La Pâque de Jésus, ce que nous appelons Son Mystère Pascal, c'est un événement unique dans la vie du Fils de Dieu, Jésus ; mais c'est surtout l'événement central de toute l'histoire du cosmos. Au sommet de tout ce qui se passe dans l'univers, il y a l'aventure de l'humanité ; et au centre de cette aventure, il y a cet événement unique qui la concerne en totalité, qui lui donne du sens et une orientation. Pour nous, la Pâque de Jésus est le cœur et la clef de tout ce qui existe.

C'est un événement du passé, mais qui concerne tous les temps : quand nous le rappelons, ce n'est pas que sur le mode de la *mémoire*, comme un souvenir que nous ravivons. Nous ne nous souvenons pas de la Pâque, nous la *célébrons*. Car dans les sacrements de l'Église, le Christ Se rend vraiment présent dans Sa personne et dans Son action.

Au cœur de la Nuit de Pâques, il y a la célébration de l'Eucharistie : par le Sacrifice de la Messe, nous rendons vraiment présent la Passion, la Mort et la Résurrection du Seigneur, Son Passage se réalise ici et maintenant. Bien sûr, cela se réalise chaque jour, chaque dimanche de la même manière, dans chaque célébration de l'Eucharistie. Mais nous voulons, dans cette nuit spéciale, célébrer cette Pâque de la manière la plus solennelle possible – avec tellement de beauté et de ferveur que nous comprenions vraiment que cet événement et pleinement présent, dans toute Sa puissance. Le Seigneur a réalisé Son œuvre de Salut, c'est le cœur de toute la réalité qu'Il rend présent dans notre aujourd'hui.

Cet événement n'est pas seulement un événement de la vie de Jésus, il nous concerne aussi intimement : et c'est pour cela que la nuit de Pâques est le moment où l'Église célèbre traditionnellement le baptême. Par le baptême, chacun est uni au Christ ; uni à Lui dans Sa mort et dans Sa Résurrection, nous avons été greffé à Lui, nous avons reçu de Lui le Salut, et la vie divine. Saint Paul nous dit : « Par le baptême, nous avons été unis au Christ Jésus. Si donc, par le baptême qui nous unit à sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, comme le Christ qui, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts. » (Rm 6,3-4) Dans la nuit de Pâques, nous revivons pour ainsi dire notre baptême. C'est pour cela que la liturgie, au moment de bénir l'eau, nous invitera à renouveler notre engagement baptismal. Il n'y a pas toujours de nouveaux baptisés à ce moment-là, mais chacun de nous doit se reconnecter à la profondeur de son baptême.

La fête de Pâques, c'est donc la fête de notre Salut, la célébration de notre baptême. Le Christ nous a connecté à Lui une fois pour toutes, dans la célébration de notre baptême, autrefois ; mais la grâce qu'Il nous donne va se développer tout au long de notre vie, nous grandissons progressivement en sainteté, dans notre condition d'enfant de Dieu, et c'est toujours à partir de cette racine de notre baptême que la grâce se développe.

Au baptême, nous avons reçu un vêtement blanc, signe de la pureté de la vie nouvelle : ce vêtement, nous le salissons bien souvent, car nous ne vivons pas toujours à la hauteur de notre vocation d'enfant de Dieu. Tant que nous sommes ici-bas, soumis aux aléas du temps, nos fragilités et nos faiblesses nous rattrapent. Le retour à la pureté, la grâce du pardon, nous pouvons l'accueillir spécialement au travers du Sacrement du

Pardon, la Confession : ce sacrement est même indispensable, lorsque nous sommes tombés dans le péché grave – car à ce moment, la vie divine ne circule plus en nous. La grâce du Sacrement vient revitaliser notre lien au Christ. La sève de Sa vie coule à nouveau en nos veines, comme au jour de notre baptême.

Mais de manière plus large, nous voulons maintenir en nous cette dignité que nous avons reçue, par le travail de la *pénitence*. La pénitence, ce sont tous ces efforts que nous faisons, pour que la grâce en nous porte du fruit, pour que la grâce règne dans toutes les zones de notre vie, à tous les niveaux, car il reste toujours en nous des résistances. Cette pénitence, nous devrions l'exercer un peu tous les jours, en continu – tout comme nous devrions vivre chaque jour dans la pleine conscience de notre dignité d'enfant de Dieu, tout orientés vers la sainteté…

En tout cas, cette pénitence, nous voulons la prendre au sérieux à cette occasion très spéciale de notre baptême, du renouvellement de la grâce de notre baptême dans la Vigile Pascale. Et le temps du Carême est précisément ce temps de pénitence que nous voulons prendre, consciemment, pour nous y préparer, en vivant davantage à la hauteur de notre condition d'enfants de Dieu.

Le Carême, pour chacun de nous, est donc un itinéraire *catéchuménal* : comme les personnes qui se préparent à accueillir le baptême dans la Nuit Pascale, nous voulons reprendre conscience de cette grâce. Nous ne faisons pas semblant de préparer notre baptême, comme si nous n'étions pas encore baptisés : mais justement, de manière plus profonde encore que les catéchumènes, nous voulons raviver notre conscience du trésor de la vie divine que nous avons reçu dans le baptême, en travaillant par la pénitence à nous convertir vraiment, en profondeur.

La plupart d'entre nous ont reçu le baptême petit enfant : c'était donc littéralement une grâce, un cadeau gratuit que nous n'avons pas choisi. Mais de cette gratuité, nous avons besoin de nous émerveiller, de nous réjouir, car elle est le signe d'un amour immense qui nous a précédé et qui nous accompagne.

Ce trésor de la foi et du baptême, tous les dimanches du Carême vont le déployer progressivement. Spécialement dans cette année liturgique, l'année A, il y a tout un parcours qui correspond à l'initiation des catéchumènes, ceux qui vont entrer dans la grâce du baptême. Passons rapidement sur ces étapes. Au 1^{er} dimanche de Carême, nous avons assisté à la victoire de Jésus face à la tentation, Sa victoire qui est la nôtre. Par la foi, nous ne sommes plus esclave du mal, mais libre pour faire le bien. Le 2^{ème} dimanche de Carême, nous avons assisté à la Transfiguration de Jésus : ce moment où la gloire divine transparaît au travers de Sa chair humaine. La foi nous permet de comprendre le mystère de la divinité de Jésus, au travers de Son existence humaine : elle nous permet de voir l'invisible, grâce à la Parole révélée par Dieu. Nous croyons, et cette foi nous fait accéder à ce monde lumineux de Dieu, qui se cache derrière les apparences de ce monde qui passe.

Dans le 3^{ème} dimanche, avec l'évangile de la Samaritaine, nous nous émerveillerons du don de l'eau vive. C'est l'eau du baptême, qui a fait de nous des enfants de Dieu, l'eau, symbole de l'Esprit que nous avons reçu, et que nous recevons chaque jour en abondance. La foi nous fait vivre de ce jaillissement permanent de l'Esprit, qui unit le Père et le Fils. Au 4^{ème} dimanche, avec la guérison de l'aveugle-né, Jésus se révélera comme la vraie lumière. La foi est cette lumière venue d'en-haut, qui nous fait communier à la pensée, à la

sagesse divine, qui nous révèle la réalité des choses, telles que Dieu les voit. La foi est ce 6^{ème} sens, qui permet de voir ce qui est invisible aux yeux de la chair : la présence et l'amour du Seigneur.

Le 5^{ème} dimanche, nous assisterons à la résurrection de Lazare, le plus étonnant des miracles, qui n'est pourtant que l'annonce du miracle à venir : la Résurrection de Jésus. Le Christ Se révèle comme la Résurrection et la Vie : cette vie éternelle et indestructible dont nous avons reçu le germe, par la foi et le baptême. Le dernier dimanche touchera déjà à la Passion du Christ : j'en parlerai un peu plus tard. Au travers de toutes ces étapes, les catéchumènes doivent découvrir toute la richesse de notre foi. Et pour nous qui sommes déjà baptisés, ce sont autant de rayons qui viennent raviver notre joie, dans la conscience de ce trésor de la foi qui a été versé dans notre cœur.

La joie du Carême, c'est donc cette joie de redécouvrir l'infinie richesse du don que nous avons reçu, dans notre baptême. C'est la joie de faire vraiment des efforts pour vivre davantage à la hauteur de notre dignité d'enfant de Dieu : ainsi, dans la nuit de Pâques, lorsque nous renouvelerons nos engagements de baptême, ce que nos lèvres professeront correspondra vraiment à ce que nous voulons vivre, et nous sentirons la puissance de la Résurrection, et nous entrerons à une nouvelle profondeur dans le monde de la grâce. Vivons donc ce Carême dans la foi, et nous sentirons chaque jour la joie de la foi, c'est la joie de nous savoir aimé par le Père, uni au Christ, conduit par l'Esprit.

II/ Le Carême, chemin de combat : la joie de la victoire du Christ¹

La durée du temps de Carême, 40 jours, correspond au temps que Jésus avait passé au désert, au moment d'entrer dans la vie publique. Le désert est un lieu de pénitence, un lieu d'épreuve, de combat. Nous pensons aux 40 années que le peuple Hébreux a passées au désert, c'était à l'époque le temps d'une vie, d'une génération. Mais nous, nous n'allons pas au désert comme les Hébreux, en étant condamnés à tourner en rond ; nous y allons pour mener un combat, et surtout pour accueillir une victoire. Car nous n'allons pas seul au désert, chacun avec ses problèmes et ses tentations – heureusement, sinon ce serait la catastrophe ! Jésus a vécu le combat contre le diable au désert, Il a été victorieux : et s'Il nous invite à Le suivre au désert, c'est pour participer à Sa victoire.

Revenons sur le 1^{er} dimanche de Carême, où nous avons justement entendu cet épisode de la lutte de Jésus contre Satan, au désert. Il est fondamental pour nous, car il va nous indiquer l'attitude du chrétien face au mystère du mal – ce mal qui nous rejoint et nous tente chaque jour. Dans le temps de Carême nous voulons concentrer nos efforts dans cette lutte, en prendre conscience pour lutter avec sérieux et courage. Car il en va de notre dignité d'enfant de Dieu !

Rappelons-nous du parcours des lectures de ce dimanche : la première lecture racontait le premier péché d'Adam et d'Eve, l'évangile parlait du Christ au désert, et entre

¹Cf. homélie du 26 février 2023 (http://perejeanse.net/homelies/Homelie_2023-02-26.pdf)

les deux, saint Paul faisait le parallèle entre Adam et le Christ : par la faute du seul Adam, « la mort a frappé la multitude », grâce à Jésus-Christ seul, « la grâce de Dieu s'est répandue en abondance sur la multitude. »

Dans la tentation du Christ au désert, nous voyons la revanche de l'humanité sur le diable : la fidélité de Jésus à Son Père présente, pour ainsi dire, l'antidote au premier péché. En tant que baptisés, nous ne sommes plus seulement les héritiers d'Adam, accablés par notre faiblesse à l'égard du mal ; nous sommes aussi héritiers du Christ, Lui qui a vaincu Satan, et nous sommes devenus capables de lutter et de le vaincre, en union à Jésus. La nature de l'homme n'est plus seulement le lieu où le diable va encourager le péché, c'est surtout le lieu où va resplendir la dignité d'enfant de Dieu pour laquelle elle a été créée. Tout l'enjeu de la tentation originelle, et de la tentation du Christ, se situe au niveau de cette dignité de l'homme, et comment l'homme va parvenir à la divinisation.

Le serpent disait à Eve : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *Devenir comme des dieux...* n'est-ce pas finalement le projet de Dieu ? Car il veut que les hommes deviennent Ses enfants ; et c'est bien cela qui se réalise dans le mystère du Christ : le vrai Fils de Dieu, qui partage éternellement la nature du Père, S'est fait homme, pour que en nous unissant à Lui, nous participions à Sa dignité de Fils. Par le baptême, nous sommes vraiment enfant de Dieu, et nous devenons comme Dieu. Les enfants ressemblent naturellement à leurs parents : et la beauté, la bonté infinie de Dieu, Il désire que nous la manifestions dans notre existence humaine, que nous soyons Ses dignes enfants. « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ! », nous dit Jésus – et Il nous donne vraiment Son Esprit, qui nous fait ressembler à Lui.

Devenir comme des dieux – en soi ce n'est pas là le problème ; la tentation du diable est surtout dans le moyen : *en connaissant le bien et le mal*. Comment voulons-nous connaître le bien et le mal ? Dieu nous a proposé un chemin : c'est d'être attentif et obéissant à Sa Parole. C'est de connaître le bien comme Lui le connaît, parce qu'il est sorti de Ses mains – et que tout ce qui vient de Dieu est bon. Dieu est tout entier le bien ; on peut même dire qu'Il ne connaît pas le mal, dans le sens où le mal est seulement une privation du bien, c'est l'ombre que nous ne pouvons voir que lorsque nous nous sommes détournés de la lumière. Dieu propose la lumière du bien, et avertit l'homme du danger à se détourner de cette lumière, en exprimant une parole, un commandement, un avertissement qui est une parole de vie. Car se séparer de Lui, c'est se détourner de la bonté, de la vie.

Le diable propose un autre chemin pour connaître le bien et le mal, le chemin que lui connaît, car c'est celui qu'il a choisi. Connaître le mal, par l'expérience. Faire le mal, pour le connaître de l'intérieur. Mais alors nous ne ressemblons plus à Dieu, nous ressemblons au Diable. Dans le verbe *connaître*, il y a le verbe *naître*, et nous pouvons voir cela dans un sens très fort : en faisant le mal, nous *naissions* du mal, nous agissons en enfants du diable, qui lui ressemblent.

Par le baptême, nous sommes nés de Dieu, et nous voulons ressembler à Dieu en connaissant le bien comme Lui le connaît, de la manière dont Il nous le révèle. En nous confiant à Sa Parole, à Sa pédagogie sur nous : car en bon Père, Il veut nous conduire de bien en bien, vers toujours plus de lumière et de bonté.

Le péché d'Eve n'était pas principalement dans son désir de devenir comme Dieu, mais dans la manière d'atteindre cet objectif. Elle a désobéi, elle a transgressé la Parole divine, s'éloignant de la relation de confiance qui doit régner entre les enfants et leur père. On peut même dire qu'elle s'est éloignée de sa condition humaine, car Dieu avait gravé en nous Son image pour que nous puissions toujours grandir dans Sa ressemblance. En voulant devenir comme dieu, mais à la manière du serpent, elle a perdu sa dignité originelle, et elle a déshonoré sa condition humaine.

Jésus, dans Son combat contre le diable, va restaurer cette dignité de l'homme. Car il faut être pleinement homme, pour devenir enfant de Dieu selon notre vocation. C'est pour cela que le diable va Le tenter en lui proposant de dépasser la condition humaine. Il va Lui proposer de faire des miracles : « Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. »

Des miracles, Jésus a la puissance d'en faire, quand Il estime que c'est opportun, que c'est nécessaire pour le bien des personnes, comme un signe de tendresse de la part du Père. Mais là il s'agit de la lutte de l'homme contre le diable ; Il va s'en tenir strictement aux capacités de Sa nature humaine. Alors qu'Il est pleinement Fils de Dieu, d'une manière tout à fait unique, il ne cherche pas à S'échapper de Sa condition humaine. Et nous verrons même qu'il S'en tiendra à la vérité de Sa condition d'homme jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute de Sa vie d'homme. « S'il est Fils de Dieu, qu'il descende de sa croix ! » : ce sera la dernière tentation du diable, que nous entendrons au moment de la Passion. Mais Jésus ne descendra pas : car Il est vraiment homme, et Il veut nous tracer le chemin de la divinisation dans notre vraie vie humaine, jusqu'au bout.

Jésus n'est pas Fils de Dieu pour jouer au sur-homme, pour mettre Ses super-pouvoirs au service de Ses besoins personnels. Ce n'est pas cela, être Fils de Dieu : et cela vaut aussi pour nous, qui par le baptême sommes devenus enfants de Dieu, nous ne devenons pas des surhommes, des magiciens. Unis à Jésus, nous sommes sur un chemin d'humilité, d'obéissance à notre Père du Ciel, un chemin de confiance absolue dans Sa pédagogie envers nous, car c'est Lui qui nous sanctifie, qui nous divinise, qui nous fait grandir gracieusement dans notre condition d'enfants de Dieu.

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Oui, la parole de Dieu est nourriture, elle est source de vie. La consigne de ne pas manger de l'arbre au milieu du jardin n'était pas une limitation de la liberté humaine, mais bien une parole de vie, une parole qui devait nourrir l'homme. Par cette parole, le Seigneur éclairait le cœur d'Adam et d'Eve pour leur indiquer le chemin du bien et le danger du mal. Nos premiers parents ont préféré goûter à cette connaissance par l'expérience. Ils ont passé outre la Parole de Dieu – et c'est pour cela qu'au moment de la tentation du Christ, les Écritures ont une telle importance : à chacune des propositions du diable, Jésus oppose une citation des Écritures, pour restaurer l'importance et la confiance totale envers la Parole de Dieu.

Car Jésus veut nous faire sentir que la Parole de Dieu est notre trésor, notre force, elle est lumière pour éclairer notre chemin. Face aux difficultés, aux épreuves, elle nous permet de trouver l'attitude juste, celle de la confiance absolue envers notre Père du Ciel. C'est sur ce chemin de la foi, de la confiance, que nous pouvons grandir dans notre condition d'enfants de Dieu, c'est ainsi que nous sommes progressivement divinisés.

Le combat spirituel, que nous vivons chaque jour, et spécialement dans le temps de Carême, est tout entier rempli de la conscience que Jésus a vaincu le démon ; par notre foi, nous sommes dans la joie de Sa victoire. Même quand la faiblesse reprend le dessus, accidentellement, le chemin de l'humilité et de la confiance continue : dans le Sacrement du Pardon, Jésus nous restaure dans notre pleine dignité d'enfants de Dieu. Dans le mystère de notre relation à Lui, la puissance de la grâce aura toujours le dernier mot.

III/ Le Carême, chemin de liberté : la joie de la pénitence

La pénitence, c'est un mot qui fait un peu peur. La peine, la pénibilité – tout cela nous pèse, rien que d'y penser. Et pourtant, si nous portons un regard de foi sur notre expérience humaine, nous constaterons qu'il y a des aspects difficiles, pénibles, incontournables, auxquels nous essayons pourtant d'échapper, par l'oubli ou par mille astuces. Dans le temps de Carême, nous voulons entendre l'invitation de Jésus : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. »

Il ne s'agit pas de s'inventer une croix, ou de porter la croix de Jésus : mais bien de porter chacun notre croix. C'est-à-dire, en tout premier lieu, de la regarder, de l'accepter, pour la porter humblement en disciple de Jésus. Ma grand-mère me disait : « *Ça ne sert à rien de traîner sa croix, il faut la porter !* » C'est un peu là le problème : nous préférons généralement la traîner, à peu près, en ronchonnant, en se plaignant... et cela n'avance à rien : c'est seulement en la portant courageusement, qu'elle portera des fruits.

Car le fait que nous portons une croix, notre croix, fait partie de notre chemin de sanctification. Par le baptême, nous sommes enfant de Dieu, rempli de la vie du Christ ; mais tant que nous sommes ici-bas, notre existence est aussi marquée par la Croix, par toutes les conséquences du péché qui a tordu le fonctionnement de notre univers. Nous grandissons en sainteté, non pas malgré notre croix, mais au travers de notre croix : car au fur et à mesure que nous portons avec foi et avec amour notre croix, toutes nos pauvretés et nos blessures deviennent des espaces où la grâce vient agir. Le Christ nous a sauvé et libéré du joug du péché ; toutes ces zones en nous où nous ne sommes pas pleinement libre, c'est ça que nous devons et pouvons porter plus profondément le combat de la grâce.

Au début du temps de Carême, le Mercredi des Cendres, nous avons entendu la grande page de l'évangile où Jésus rappelle les instruments de la pénitence : l'aumône, la prière et le jeûne. Ils correspondent à trois dimensions essentielles de notre vie : en touchant notre relation aux autres – par l'aumône ; notre relation à Dieu – par la prière ; et notre relation à nous-même et à nos besoins – par le jeûne. Dans chacune de ces dimensions, nous avons des conversions à opérer, des efforts à faire : des efforts cependant qui doivent constituer un petit chemin de progrès, plutôt que des exploits un peu arbitraires.

Pourquoi faisons-nous des efforts en Carême ? Nous tombons de plein pied dans le piège, quand nous nous disons : « *Exceptionnellement, pendant 40 jours, je vais faire ceci ou cela !* » Le Carême n'est pas le temps des exploits, déconnecté du reste de l'année, nous n'avons pas à prouver que nous sommes d'un coup des *supermen* ! Nous sommes

enfant de Dieu, par le baptême ; nous devrions en permanence, tous les jours de notre vie, vivre à la hauteur de notre immense dignité. « Ton Père voit au plus secret. » Jésus répète cela 3 fois dans l'évangile, bien sûr pour marquer l'importance de la discréetion dont il faut toujours faire preuve ; mais aussi et surtout pour nous faire sentir que l'enjeu est dans notre relation intime au Père : c'est bien parce que nous sommes Ses enfants, que tous nos actes, même les plus secrets, ont une importance pour Lui, et pour nous.

Sauvés par le Christ, nous devrions être parfaitement libres, éloignés du mal et du péché sous toutes ses formes... mais nous ne le sommes pas, ou pas souvent ! Dans les jours de Carême, parce que nous voulons prendre au sérieux notre dignité d'enfant de Dieu, nous voulons vivre de manière plus libre, plus détachée – libre à l'égard du péché, d'abord et surtout, mais aussi à l'égard de tout ce qui nous pèse, ce qui nous retient, ce qui nous brime. C'est notre cœur qui est en jeu : il s'agit de le transformer, de l'élargir – et cette perspective est essentielle, c'est elle qui peut nous motiver dans nos efforts de pénitence. Quels efforts puis-je mettre en œuvre ? Où sont les véritables enjeux, pour moi ? Quelle conversion est nécessaire en moi ? La réponse de chacun est personnelle, et nous n'avons pas à nous comparer les uns aux autres.

Le but de la pénitence n'est pas de nous faire souffrir des choses héroïques : au contraire, cela risquerait, au final, de flatter notre orgueil. Dans tous nos efforts, gardons à l'esprit qu'il s'agit d'agrandir notre cœur. Il ne sert pas à grand-chose de faire une parenthèse, pendant le Carême, qui nous déconnecte simplement de nos habitudes, et que nous reprendrons ensuite : essayons plutôt de trouver ces petits signes qui vraiment nous aideront à changer notre cœur. La marque d'un Carême réussi, c'est que certains changements sont si profonds et réels qu'ils continuent de nous marquer, après Pâques. Le Carême, c'est finalement le temps des résolutions : plutôt que d'en prendre le 1^{er} janvier, pour les oublier le 2, nous voulons en début de Carême prendre la grande résolution de vivre à la hauteur de notre dignité d'enfant de Dieu, vivre libre, vraiment libre, dans cette liberté que Jésus nous a acquise par Sa victoire. Et nous cherchons quelques moyens pour nous remotiver dans ce combat.

Alors, comment exprimer ma plus grande liberté, à l'égard des autres, à l'égard de Dieu, à l'égard de moi-même ? L'aumône est le 1^{er} instrument rappelé par Jésus, c'est un outil important, pour cultiver dans notre cœur un sincère amour du prochain. Une attention concrète à sa détresse, à ses besoins. Si nous tournons notre regard vers l'autre, nous nous sentirons d'un coup libérés de pleins de préoccupations, nous nous oublierons un peu nous-même : et c'est un excellent exercice, pour ne pas nous prendre pour le centre du monde. L'autre, le prochain, m'est donné pour que je puisse partager l'amour qui m'habite ; le trésor de la vie divine que j'ai reçu n'est pas que pour moi, je le partage au travers de tous les actes de charité que j'exprime. La foi me révèle que l'autre est un frère, aimé de Dieu, et me pousse à lui exprimer la tendresse du Père.

La prière est essentielle, comme lien direct avec notre Père du Ciel. Car c'est Lui, le centre du cosmos : en accordant plus de temps au Seigneur par la prière, nous nous connectons à la source. Nous devrions être sans cesse en prière, en dialogue avec le Seigneur, non seulement par la prière personnelle, mais aussi par la prière communautaire, liturgique : nous aimerions participer chaque jour à l'Eucharistie, pour qu'elle nous

transforme plus puissamment. Ce n'est pas toujours possible : mais grâce au Carême, essayons de retrouver des moyens, des temps pour remettre Dieu au centre. Cette conversion est essentielle. La prière se nourrit aussi et surtout de la Parole de Dieu : n'hésitons pas à ouvrir notre Bible, car Dieu n'est pas muet : c'est nous qui sommes sourds !

Lorsqu'on touche au jeûne, on ne manque pas d'imagination, pour trouver des actes héroïques. Il ne s'agit pas de montrer nos biceps, mais plutôt de se libérer de certaines chaînes, qui nous font notre propre prisonnier. Des chaînes qui ne nous dérangent pas trop, au quotidien, englués que nous sommes dans notre routine et nos petites habitudes ; mais dans la grâce du Carême, nous voulons identifier et nommer ces choses, ces chaînes, en demandant au Christ la grâce de sentir Sa force, de nous aider à vivre en enfant de Dieu libre, et non pas en esclave.

Chacun doit discerner où sont ces chaînes, qu'il faut secouer ! Quels sont les combats qu'il faut mener, pour devenir plus libre – et non pas pour se faire souffrir, gratuitement ! Nous ne sommes pas masochistes : mais nous voulons combattre le mal, avec amour, avec foi, pour que notre cœur se transforme. Et nous menons ce combat dans la certitude qu'il est déjà gagné : car le Christ a vaincu la mort, toutes les puissances de ce monde ont été vaincues ! Demandons à Sa grâce de passer dans notre vie, pour que nous ressentions cette libération, là où nous sommes encore marqués par nos égoïsmes, nos fragilités, nos mesquineries. Par le baptême, Il a fait de nous des Enfants de Dieu, nous portons notre croix avec Lui, et à Sa suite, le cœur élargi par le travail de la pénitence, et tout rempli de la joie de Sa victoire !

IV/ Carême, chemin d'amour : à la suite de Jésus, dans la joie de Sa Passion²

Les derniers jours du Carême sont marqués par le souvenir de la Passion du Christ, depuis le dimanche des Rameaux et de la Passion, jusqu'au Vendredi Saint. N'y a-t-il dans ce souvenir que de la tristesse, de l'angoisse ? N'est-ce qu'une parenthèse douloureuse, que nous allons oublier dans la lumière du jour de Pâques ?

Non, pendant le Carême, nous portons notre croix, à la suite de Jésus et avec Lui, et nous apprenons de Lui à considérer cette croix comme une grâce. Quand nous sommes jeune, et en bonne santé, nous voyons la Passion du Christ comme quelque chose d'extérieur, de lointain, et nous essayons d'y compatir, avec un peu d'imagination et beaucoup d'amour. Au fur et à mesure des années, quand nous sommes touchés par les maladies, l'âge, les épreuves de la vie, nous pouvons sentir une proximité plus intérieure par rapport à cette Passion de Jésus. Et c'est pour cela qu'il est important de prendre ce chemin du Carême chaque année à neuf : Jésus nous a unis à Lui par notre baptême, une fois pour toutes, mais Il nous fait progressivement sentir la profondeur de ce lien, au fur et à mesure que nous découvrons le poids de notre propre croix, à mesure que notre croix grandit et évolue. Et dans la grâce du Carême, nous voulons porter cette croix avec amour, comme Lui, grâce à Lui, et nous pourrons y trouver une profonde joie.

² Cf. *Petite retraite sur la Joie*, III^{ème} partie : Vers la joie parfaite (<http://perejeanse.net/divers-theo/Retraite-ND-JOIE.pdf>)

Au début de la lettre de saint Jacques, on trouve ces mots étonnantes : « Considérez comme une joie extrême, mes frères, de buter sur toute sorte d'épreuves. » (Jc 1,2) Il ne s'agit pas là seulement d'une joie à venir, celle qu'on peut espérer après l'épreuve, mais bien une joie dans l'épreuve, grâce à l'épreuve. Pour essayer d'en comprendre quelque chose, il s'agit pour nous de poser un regard de foi sur la Passion de Jésus.

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, » (Jn 15, 13) nous a dit Jésus, au soir de la Cène. Un regard extérieur sur Sa Passion ne voit qu'un déchaînement de douleurs et d'injustices ; mais le regard de la foi nous révèle le mystère d'un amour qui se donne, librement, totalement. « Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. » (Jn 13,1) C'est ainsi que saint Jean introduit le discours avant la Cène, et la Passion, qui suit dans le même mouvement. « Je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même. » (Jn 10,17-18) Le caractère extrêmement pénible de Sa Passion est écrasant. Mais il ne peut pas occulter les motivations de Jésus, l'ardeur qu'Il a voulu mettre et qu'Il a mise dans Sa manière de vivre cette épreuve. Et elle a clairement eu, pour Lui, le sens d'un don, du plus grand don de l'amour.

Saint Paul nous rapporte, dans les Actes des Apôtres, une autre parole du Christ qui éclaire Sa Passion : « Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus, car lui-même a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Ac 20,35) Oui, il y a du bonheur à donner, il y a de la joie dans le don de soi par amour – et ce, quelles que soient les circonstances de ce don de soi. C'est pourquoi il ne faut pas avoir peur de considérer cette joie du Christ dans Sa Passion. Elle n'a rien de morbide, elle n'a rien à voir avec cette recherche volontaire des souffrances et des mortifications qui ont pu marquer certaines formes de spiritualité chrétienne : Jésus n'a jamais voulu souffrir, et nous n'avons pas à désirer la souffrance pour elle-même. Mais Il a pleinement consenti à boire toute la coupe de douleurs, comme la preuve du joyeux don de Lui-même au Père et à nous. Et nous pouvons, à Son imitation et en union à Son offrande, trouver une vraie joie dans le don de nous-même, au travers de toutes les contrariétés qui pleuvent sur nous.

L'apôtre Saint Pierre, dans sa première lettre, revient à plusieurs reprises sur cette joie au sein des épreuves. « Dans la mesure où vous communiez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin d'être dans la joie et l'allégresse quand sa gloire se révélera. Si l'on vous insulte pour le nom du Christ, heureux êtes-vous, parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu, repose sur vous. » (1 P 4,13-14) Saint Pierre évoque bien sûr le bonheur à venir, qui couronnera la persévérance, mais il parle également de cette joie aujourd'hui, dans la communion aux souffrances du Christ. « C'est une grâce de supporter, par motif de conscience devant Dieu, des peines que l'on souffre injustement. En effet, si vous supportez des coups pour avoir commis une faute, quel honneur en attendre ? Mais si vous supportez la souffrance pour avoir fait le bien, c'est une grâce aux yeux de Dieu. C'est bien à cela que vous avez été appelés, car C'est pour vous que le Christ, lui aussi, a souffert ; il vous a laissé un modèle afin que vous suiviez ses traces. » (1 P 2,19-21) C'est une grâce de souffrir, nous dit-il, sous-entendu : c'est une joie. Car la foi nous révèle que l'épreuve, subie injustement ou arbitrairement, est l'invitation à une communion à la Passion du Christ. Et donc une occasion de connaître Sa joie.

Lorsqu'Il annonce Sa Passion et Sa Résurrection, dans l'évangile de saint Jean, Jésus utilise une image très marquante : « Amen, amen, je vous le dis : vous allez pleurer et vous lamenter, tandis que le monde se réjouira ; vous serez dans la peine, mais votre peine se changera en joie. La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais, quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de sa souffrance, tout heureuse qu'un être humain soit venu au monde. Vous aussi, maintenant, vous êtes dans la peine, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » (Jn 16,20-22) Les douleurs de la Passion sont comparées à celles d'un enfantement ; mais cette image est spirituellement profonde, car dans la foi, nous percevons que ces douleurs sont effectivement les douleurs d'un enfantement. En effet, par ce don d'amour du Christ, nous recevons la vie, nous recevons Sa vie. Cette image est singulièrement appropriée, car les douleurs de l'enfantement, selon la tradition biblique, sont précisément l'une des conséquences du premier péché. Dieu avait dit à Eve : « C'est dans la peine que tu enfanteras des fils ». La Passion de Jésus concentre les conséquences des péchés de l'humanité entière, et la victoire sur le péché consiste justement dans la transformation de cette violence déchaînée contre Lui en un acte d'engendrement, dans l'amour. Un acte douloureux selon la nature, mais rempli de la joie de l'amour qui se donne.

Dans le temps du Carême, en méditant sur la Passion de Jésus, nous voulons prendre conscience de la grâce de notre engendrement : par Sa mort et Sa Résurrection, Jésus nous a donné la vie, Il nous a transfusé Sa vie. Par le baptême, nous avons été greffé dans ce mystère de l'amour qui se donne, de l'amour tellement extrême qu'il brise toutes les puissances de ce monde, jusqu'à la mort. Notre croix n'est plus seulement un poids, c'est ce que nous voulons offrir avec amour, pour participer à cet engendrement : non seulement le nôtre, mais celui de tous nos frères et sœurs dans la foi. Saint Paul disait : « Maintenant je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous ; ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l'accomplis pour son corps qui est l'Église. » (Col 1,24)

Prenons conscience de la richesse de cette expérience, dans ce temps de Carême, dans cette montée vers la Croix de Jésus : par le mystère de Sa Passion, Il nous fait entrer dans un monde nouveau, où l'amour remplit tout l'espace, où tout est joie.

Conclusion – un Carême de joie, en union à Marie

Nous venons de parler de la Passion, et de cette image de la Passion comme un engendrement : si nous regardons la Croix, nous voyons que Jésus n'est pas seul à donner Sa vie. Sa Mère participe d'une manière unique à cet engendrement, et elle le vit précisément à la manière d'une mère. Au nouvel Adam, est associée la nouvelle Eve, dans cet engendrement au monde nouveau.

Par une grâce toute spéciale, Marie avait été préservée des douleurs de l'enfantement pour Son Premier-Né – cela fait partie pour nous d'une vérité de foi : la virginité de Marie dans l'enfantement. Toute pure et préservée du péché, le Seigneur avait voulu la préserver également de cette conséquence du péché d'Eve. Mais au moment de la Passion, en union avec Son Fils, Marie vit cette étape comme un nouvel engendrement, douloureux cette

fois, d'une douleur qui transperce son cœur. Marie n'a pas souffert pour engendrer le Premier-Né, mais elle souffre au pied de la Croix pour engendrer tous les frères et sœurs de Jésus, nous, à qui Il partage Sa vie par les mérites de Sa Passion. Ce que nous avons dit de l'amour du Christ vaut aussi pour Marie, car elle s'est pleinement associée à Lui en Sa Passion. Par sa compassion, elle a embrassé tous les sentiments du Cœur de Jésus, et elle a, elle aussi, connu cette joie de l'amour qui se donne. Cette joie de la Mère qui donne la vie.

Marie est notre Mère, elle est aussi notre modèle dans l'ordre de la foi, de la charité et de l'espérance. Demandons son aide pour vivre ce Carême en profondeur, pour vivre à la hauteur de notre dignité d'enfant de Dieu, ressemblant à notre Père et ressemblant à notre Mère !

Par la grâce de son Immaculée Conception, elle avait pour ainsi dire été baptisée dès le premier instant de son existence, et elle a grandi toute sa vie en cultivant cette grâce : elle nous montre le chemin, à nous qui sommes aussi baptisés, mais tellement en retard sur ce que le Seigneur attend de nous. Nous voulons vraiment accueillir la grâce, et lui permettre de porter des fruits.

Bien sûr, Marie n'avait pas en elle ces fragilités que nous avons, et que nous garderons pendant toute notre vie : cette tendance à retourner vers nos anciens esclavages, à écouter la voix du serpent plutôt que la voix du Seigneur. Mais justement, en la regardant, nous retrouvons l'espérance de la beauté, de la bonté que le Seigneur veut manifester en nous. En contemplant l'humble servante du Seigneur, nous retrouvons toujours le chemin de l'humilité, et de la confiance.

Dans ce temps de Carême, qu'elle nous aide à vivre de la vie même de Jésus, à faire tous nos efforts, à nous convertir résolument, à mener tous nos combats avec foi, avec amour – dans la joie de la foi, dans la joie de l'amour, jusqu'à ce que s'accomplisse notre espérance : entrer dans la pleine joie du Ciel. Avec saint Paul, nous pouvons dire : « Il s'agit pour moi de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en devenant semblable à lui dans sa mort, avec l'espoir de parvenir à la résurrection d'entre les morts. »

N'ayons donc pas peur de vivre en profondeur ce temps de Carême, même quand il y a des combats difficiles, des épreuves pesantes, des tentations éprouvantes : Jésus est avec nous, Il est en nous, et Il nous dit : « Vous aussi, maintenant, vous êtes dans la peine, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » Amen.

P. Jean-Sébastien +